



est enfouie dans le sol et inaccessible aux traitements. Le doryphore *Leptinotarsa decemlineata* (à droite), originaire des États-Unis, a été introduit accidentellement en France, dans les années 1920, à

Bordeaux. Il a envahi l'Europe en moins de 60 ans, probablement grâce aux diapauses hivernale, estivale et prolongée qui rythment son cycle de vie.

pause prolongée cyclique quand l'imprévisibilité du milieu est forte.

Comment la durée de la diapause d'un génotype à stratégie mixte est-elle déterminée? Thomas Philippi, de l'Université de l'Utah, a démontré la présence de génotypes à stratégie mixte chez *Lepidium lasiocarpum*, plante des déserts Nord-Américains : une même plante produit des graines qui présentent des dormances de durées variables. Cette variabilité n'est pas due à des différences génétiques entre les graines, mais à leur taille et à leur position sur la plante mère. Dans les régions arides où les pluies sont imprévisibles, ces génotypes augmentent leur chance de succès reproductif, car, chaque année, seule une partie des plantes risque de mourir par dessèchement. D'autres études sur les plantes ont montré que l'âge de la plante mère lors de la production des graines intervient aussi sur la durée de la dormance de la descendance.

Les mécanismes d'entrée ou non en diapause simple (estivale ou hivernale) de plusieurs insectes sont aussi bien connus. L'entrée en diapause d'un œuf du ver à soie *Bombyx mori* est programmée au stade embryonnaire de la future mère. L'âge de cette dernière ou les conditions environnementales qu'elle subit interviennent aussi chez d'autres espèces.

L'expression d'une diapause simple ou prolongée par un génotype à stratégie mixte dépend probablement aussi d'effets maternels, ou de facteurs climatiques ou nutritionnels subis par les larves avant ou pendant l'entrée en diapause. Le pourcentage de diapause prolongée chez l'hyménoptère *Neodi-*

prion sertifer dépend probablement de la durée du jour et de la température au début de la diapause. Chez le balanin de la châtaigne, la durée de la diapause pourrait dépendre du poids de la larve : plus elle a constitué de réserves, plus elle aurait tendance à prolonger sa diapause.

Les conséquences de la diapause prolongée sur la variation de la taille d'une population dépendent du type de diapause considérée. Les diapauses prolongées prédictives (ou en partie prédictives) et les diapauses prolongées cycliques conduisent à de fortes fluctuations annuelles des effectifs. En revanche, les diapauses préventives réduisent l'amplitude des variations. Dans tous les cas, la diapause prolongée

favorise la survie des populations dans un environnement irrégulier.

L'existence de la dormance prolongée dans des groupes aussi différents que les insectes, les crustacés, les vers nématodes, les plantes ou certains poissons tropicaux témoigne de son importance dans l'évolution des espèces. La similitude des comportements des espèces d'insectes et des groupes plus éloignés résulte certainement d'une convergence adaptative sous des pressions sélectives semblables, telle l'irrégularité de l'environnement. La dormance prolongée réduit le risque d'extinction de nombreuses espèces animales et végétales : c'est un mécanisme majeur dans le maintien de la biodiversité de notre planète.

Frédéric MENU et Domitien DEBOUZIE sont respectivement maître de conférences et professeur à l'Université Claude Bernard Lyon 1, au sein du laboratoire de biométrie, génétique et biologie des populations (UMR 5558 du CNRS).

Les photographies des balanins et des doryphores sont de Pierre AUDÉNIS, service photographique IASBSE de l'Université Claude Bernard.

M. TAUBER, C. TAUBER et S. MASAKI, *Seasonal Adaptations of Insects*, University Press, Oxford, 1986.

H. DANKS, *Insect Dormancy : an Ecological Perspective*, in *Biological Survey of Canada*, National Museum for Natural Sciences, Ottawa, 1987.

A. ROQUES, *Comment s'ajustent les populations d'insectes phytophages confrontés à des fluctuations saisonnières acycliques d'abondance de leurs hôtes ? L'exemple de*

la diapause prolongée chez les insectes inféodés aux structures reproductives de conifères, in *Régulation des cycles saisonniers chez les invertébrés*, pp. 113-116, sous la direction de P. Ferron, J. Missonnier et B. Mauchamp (Colloques de l'INRA, n° 52), INRA, Dourdan, France, 1990.

F. MENU et D. DEBOUZIE, *Coin-Flipping Plasticity and Prolonged Diapause in Insects : Exemple of the Chestnut weevil Curculio elephas (Coleoptera : Curculionidae)*, in *Oecologia*, n° 93, pp. 367-373, 1993.

F. MENU, *Strategies of Emergence in the Chestnut weevil Curculio elephas (Coleoptera : Curculionidae)*, in *Oecologia*, n° 96, pp. 383-390, 1993.

T. PHILIPPI, *Bet-Hedging Germination of Desert Annuals : Variation among Population and Maternal effects in Lepidium lasiocarpum*, in *The American Naturalist*, n° 142, pp. 488-507, 1993.

La pêche à Terre-Neuve

JACQUELINE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

La pêche de la morue sur les bancs de Terre-Neuve a longtemps été rentable et, pendant près de 500 ans, de nombreux ports ont armé pour cette pêche. Saint-Malo fut l'un des derniers à désarmer, au début des années 1990.

*«Ceux qu'ont nommé les Bancs,
Les ont bien nommés.
Ils en font des louanges,
Ils n'y eut jamais été.
S'ils faisaient une campagne
Comme nous venons de faire,
Ils diraient que Saint-Pierre
C'est un pays d'enfer,
C'est un pays d'enfer.
...»*
Chanson des terre-neuvas

Quelle fut l'importance de la pêche de la morue pour l'économie française? Pour les ports qui ont armé pour Terre-Neuve? Que nous apprend l'histoire de cette pêche, c'est-à-dire celle des hommes qui la pratiquaient, les terre-neuvas? L'étude des documents, archives et inventaires notariaux révèle que cette pêche a été l'économie dominante de plusieurs ports; elle reflète l'évolution des techniques de pêche et de construction des navires. Ce poisson que l'on savait conserver dans le sel compensait, dans de nombreuses régions, la pénurie de viande et de légumes.

Le nombre de bateaux armant pour Terre-Neuve – les terre-neuviens – n'a cessé d'augmenter du XVI^e au XX^e siècle, et ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que le déclin a été irréversible. Toutefois, cette évolution globale a été maintes fois perturbée. Pourquoi, certaines années, les bateaux restaient-ils au port? Une étude minutieuse de ces années néfastes indique que les périodes de troubles politiques et de guerres perturbaient l'activité des terre-neuvas.

Les Normands découvrent l'île de Terre-Neuve à la fin du IX^e siècle, mais ils oublient peu à peu le chemin du Nouveau Monde. Au XII^e siècle, les Basques traversent l'Atlantique à la poursuite des baleines et découvrent le Grand-Banc, un haut fond remar-

quablement riche en poissons. Deux siècles plus tard, après une nouvelle période d'oubli, ils redécouvrent Terre-Neuve et nomment l'île *Terra-Bacalaos*, c'est-à-dire le Pays des morues. Ils s'établissent sur l'île du Cap-Breton, en Nouvelle-Écosse et au Sud-Ouest de Terre-Neuve. Au XV^e siècle, les Bretons et les Normands rejoignent les Basques. Le 24 juin 1497, le Génois Jean Cabot et son frère débarquent sur l'île du Cap-Breton. Vers 1500, les Portugais arrivent à Terre-Neuve. En 1506, Jean Denys, de Honfleur, et Thomas Aubert, de Dieppe, naviguent du côté du cap Bonavista, à Terre-Neuve. À partir de cette date, des marins embarquent régulièrement à Dieppe, La Rochelle, Honfleur et Saint-Malo, pour aller pêcher à Terre-Neuve.

Au XVII^e siècle, la pêche de la morue devient un commerce très lucratif. C'est le début d'une période de pêche intense dans l'Atlantique Nord, qui ne diminue qu'au XX^e siècle. Cette pêche difficile, où les marins subissent les rigueurs du climat et les difficultés de traversée de l'Atlantique, est source de nombreux conflits, notamment avec les Anglais; divers traités d'attribution des zones de pêche ponctuent l'histoire de la pêche à Terre-Neuve.

Le poisson

La morue, *Gadus morhua*, est un poisson des mers froides d'Europe, de la mer Baltique, de l'Atlantique Nord-Ouest. Dénommé cabillaud quand il est vendu et consommé frais, ce poisson devient morue quand il est conservé après salage et séchage.

1. PLUSIEURS STOCKS DE MORUE (en violet) parsèment les océans. La côte de Terre-Neuve et le Grand-Banc ont été sillonnés par les pêcheurs de morue, du XVI^e au XX^e siècle.

On a identifié plusieurs stocks de morue qui ont des couleurs, des pigmentations, ou encore des vitesses de croissance différentes: celui de Terre-Neuve, celui de l'Ouest du Groenland, des îles Féroé, celui de la mer du Nord, etc. (voir la figure 1).

On a beaucoup étudié l'évolution des stocks de morue. Le stock canadien qui, dans les années 1960, représentait 2,5 millions de tonnes, a commencé à diminuer dans les années



1970. Le stock de la zone arctique norvégienne est le plus important de l'Atlantique Nord.

La morue vit dans les eaux dont la température est comprise entre un et dix degrés sur une trentaine de mètres de profondeur ; dans ces conditions favorables, les morues se rassemblent au-dessous de cette couche, où prolifère l'encornet dont elle se nourrit. Autour de Terre-Neuve, la température de l'eau propice à la morue, l'«eau de morue», est comprise entre trois et cinq degrés au fond, et la pêche a lieu entre 50 et 100 mètres, c'est-à-dire à la surface des Bancs, où la morue abonde.

Aux XIX^e et XX^e siècles, ces conditions étaient réunies à la fin du printemps, entre mai et juin. Au cours des siècles précédents, du XVI^e à la fin du XVIII^e, le climat est beaucoup plus froid dans l'hémisphère Nord : on nomme cette période, le «Petit Âge glaciaire». Au cours des années froides, les glaces ne sont pas encore fondues au large de Terre-Neuve en mai et juin, de sorte que les bateaux ne peuvent s'y aventurer sans risque

de heurter un iceberg. L'été est alors plus favorable à la navigation, et l'on pêche de préférence durant cette saison autour de Terre-Neuve.

Les terre-neuvas du XVI^e siècle pêchent à bord du navire, de sorte qu'ils ne peuvent pas approcher des rochers ; ils utilisent ensuite des chaloupes pour s'approcher des récifs et pour accoster sur les plages, où ils font sécher le poisson. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les terre-neuviens partent de France en février, souvent accompagnés de frégates de guerre. Il leur faut un à deux mois pour atteindre les bancs.

Que sait-on de ces pêches ? Les données sur le nombre des bateaux et sur les quantités pêchées sont consignées dans les registres notariaux. À partir du XVII^e siècle, la plupart des ports arment à la pêche morutière, et les notaires prêtent de l'argent à la «grosse aventure». Le nom du bateau, le tonnage, le nombre de marins embarqués sont consignés dans les minutes notariales. Pour le XVII^e siècle, outre ces registres, on dispose d'«Inventaires»

systématiques qui indiquent le nombre de morutiers de chaque port.

Le premier inventaire a été organisé par Colbert en 1664 ; les relevés des inspecteurs généraux des pêches lui succédèrent. Ensuite, aux XIX^e et XX^e siècles, les données proviennent surtout des Archives nationales, des Annales de la marine, puis, à partir de 1865, des Statistiques de pêches qui donnent des chiffres fiables, mais parfois partiels.

Morue sèche, morue verte

Pour conserver le poisson en bon état, les terre-neuvas le sèchent et le salent. La pêche de la morue sèche, ou pêche sédentaire, est pratiquée le long des côtes : le navire, chargé de sel, mouille dans une baie abritée et est presque entièrement dégrée. Les hommes descendent à terre, construisent des cabanes pour se loger et l'«échafaud», la jetée de bois qui permet aux chaloupes d'accoster, à marée haute ou à marée basse.

Chaque voilier a deux chaloupes, chacune manœuvrée par cinq ou six





2. LE DÉPART DES TERRE-NEUVAS, image d'Épinal, était trop souvent un adieu. «Dans le sombre océan s'évanouissaient» les marins, emportés par les flots ou perdus dans le brouillard.

hommes qui pêchent de l'embarcation. À la fin de la journée, on pose une ligne de deux à trois kilomètres, que l'on relève le lendemain matin. Le poisson est débarqué sur l'échafaud, étêté, vidé, nettoyé, salé et mis à sécher sur la grève (ou grave) pendant l'été (voir la figure 4). Séchées,

les morues sont empilées dans le navire, qui retourne en France quand les cales sont pleines ou à la fin de la saison de pêche, vers le milieu du mois d'août. Il n'y a qu'une campagne de pêche sédentaire par an.

La pêche de la morue verte, ou pêche errante, se pratique en pleine

mer : le navire sillonne les bancs, à la recherche du poisson ; on pêche du bateau, une ligne à la main. Des demi-barils sont alignés le long du bord des navires, et un matelot se loge dans chaque demi-baril, revêtu d'un grand tablier de cuir. Les matelots mouillent leur ligne, et le bateau dérive. À bord, le poisson est confié aux mousses qui le vident, le nettoient et l'envoient dans les cales, où les sauteurs le frottent au sel et l'empilent en alternant les couches de sel et le poisson (on ne le laisse pas sécher). Le bateau repart pour la France à la fin de la saison, en septembre ou en octobre.

Après 1780, on pratique la pêche aux lignes dormantes, en utilisant une ligne de fond munie de plombs et d'une vingtaine d'hameçons garnis d'appâts ; la ligne est tendue entre le navire et une chaloupe ; cette dernière s'éloigne du navire pour tendre la ligne.

Jusqu'à la Révolution, les deux sortes de pêche sont pratiquées séparément. Dès la fin du XVIII^e siècle, apparaît un armement mixte : on pêche la morue verte sur le Grand-Banc et on la sèche ensuite à Saint-Pierre-et-Miquelon. Au XIX^e siècle, la différence entre les deux armements s'atténue encore et l'on ne distingue plus pêche errante et pêche sédentaire. À cette époque, à la suite de conflits franco-britanniques, le Canada est interdit aux morutiers français. L'essentiel de la pêche s'effectue à Terre-Neuve, sur les Bancs, autour de Saint-Pierre-et-Miquelon et de l'Islande, et en mer du Nord.

Au XIX^e siècle, les «doris» remplacent les chaloupes : ils sont plus légers et plus maniables, et deux hommes montent à bord. En pêche, chaque doris déploie jusqu'à trois kilomètres de lignes armées de plus de 1 500 hameçons appâtés à la «boëtte» (des encornets, des capelans...). La ligne est tendue entre le doris et une bouée, maintenue au fond par une ancre. Quand le doris est plein, il regagne le bord... sauf accident : des centaines de doris ne sont jamais revenus, emportés par les courants, perdus dans les brumes, chavirés par la tempête.

Au début du XX^e siècle, les zones de pêche fréquentées sont essentiellement le Grand-Banc de Terre-Neuve et l'Islande. La pêche est fructueuse en Islande jusque vers 1925, et sur les côtes du Groenland entre 1929 et 1938. Pendant les années de guerre, la pêche est interrompue, et les terre-neuviers



3. LES MARINS TENDENT DES LIGNES entre le navire et les chaloupes. Quel que soit l'état de la mer, ils doivent relever les lignes et charger le poisson sur les chaloupes, lequel est ensuite nettoyé, salé et stocké dans le navire. Les rigueurs climatiques contraignent parfois les marins à naviguer entre les icebergs (ici, à l'arrière-plan).

ne repartent que vers 1945. Après cette reprise, les ports qui continuent à armer pour Terre-Neuve se raréfient.

La pêche de la morue sèche nécessite des bateaux lourds, avec de nombreux marins, tandis que celle de la morue verte requiert des bateaux maniables et rapides, avec un nombre limité de marins.

Les flottes

Plusieurs sortes de navires ont été construits pour la pêche : on les sépare en deux types principaux, ceux de conception nordique et ceux de conception portugaise. Les premiers sont des bateaux lourds, à larges flancs, puissants, de grande capacité, mais de vitesse réduite ; ce sont les heux, les hourques, les dogres, les roberges (voir la figure 5). Ils ont tous 100 à 200 tonneaux et sont utilisés pour la pêche sédentaire à Terre-Neuve ; l'équipage est constitué de 50 à 60 marins. Les navires de conception biscaïenne ou portugaise, utilisés pour la pêche errante, ont des tonnages de 30 à 60 tonneaux, et l'équipage se limite à une dizaine d'hommes. Les pinasses sont des embarcations à fond plat, en pin, utilisées pour la pêche sur le littoral aussi bien qu'à Terre-Neuve. Les caravelles ont deux ou trois mats et des voiles carrées : trois fois plus longues que larges, elles sont adaptées à la haute mer.

Au XVII^e siècle, des navires lourds, à l'arrière rond, ont un tonnage moyen compris entre 100 et 300 tonneaux et sont destinés à la pêche sédentaire. Ainsi, la galiote est un bâtiment à fond plat, à deux mâts, jaugeant 50 à 300 tonneaux, avec l'avant et l'arrière ronds. Des bâtiments plus légers, des pinasses ou des frégaies, ont un tonnage moyen de 70 à 100 tonneaux. La pinasse du XVII^e siècle a la poupe carrée et jauge 150 à 350 tonneaux. Au XVIII^e siècle, le nombre de départs de terre-neuviers augmente notablement : 1 153 bateaux partent au XVI^e siècle, 4 344 au XVII^e. Ils s'embarquent d'abord une fois par an, puis, à partir de la fin du XVIII^e, deux fois par an, lorsque les conditions climatiques sont favorables.

Au XVIII^e siècle, les tonnages augmentent, mais au cours de la seconde moitié du siècle, des bateaux nouveaux apparaissent : les senaux, des bâtiments à deux mâts, qui jaugent

La morue, *Gadus morhua*

Ce poisson des mers froides est commercialisé dès qu'il atteint 50 centimètres et 1,3 kilogramme. Les plus gros mesurent 1,4 mètre et pèsent jusqu'à 24 kilogrammes. Si le cabillaud peut évoluer entre la surface et 450 mètres de profondeur, il préfère rester près du fond. Il se cantonne dans les eaux froides dont la température est comprise entre trois et dix degrés.

La morue se nourrit de crabes, de petits crustacés et de crevettes, mais aussi de poissons, tels des capelans ou des lançons. Les femelles sont plus grandes que les mâles.

En moyenne une femelle de la région du golfe du Maine, au Canada, pond annuellement un million d'œufs. À la saison de la ponte, qui s'échelonne de décembre à mai selon les régions, les morues se concen-

trent en larges bancs au-dessus des frayères. À Terre-Neuve, les principaux lieux de ponte sont les bancs et la côte américaine. On a localisé des zones de ponte au Groenland, en Islande, en mer du Nord.

Les œufs de morue mesurent entre 1,1 et 1,8 millimètre de diamètre ; ils sont transparents, et leur période d'incubation est fonction de la température.

À 15 °C, l'éclosion a lieu en une dizaine de jours ; à 6 °C, plus de 20 jours sont nécessaires ; près des deux tiers des œufs meurent lorsque l'eau est à 0 °C. Beaucoup de ces œufs sont dévorés par des poissons, par de petits crustacés ou ne sont pas fécondés, de sorte que peu de larves se développent.



entre 100 et 170 tonneaux, et les goélettes. Ces dernières sont des voiliers à deux mâts ; leur tonnage est inférieur à celui des senaux, mais leur nombre est supérieur.

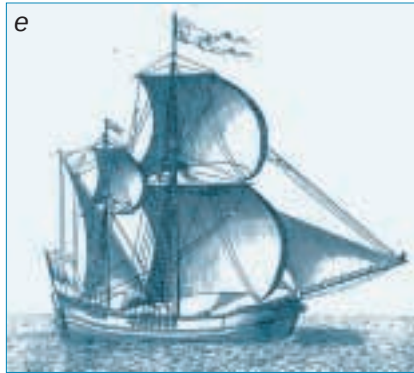
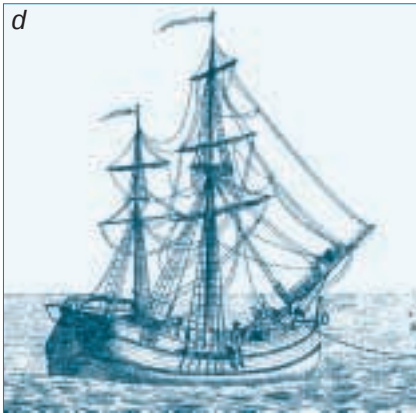
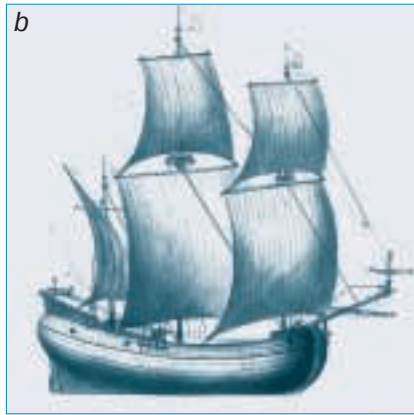
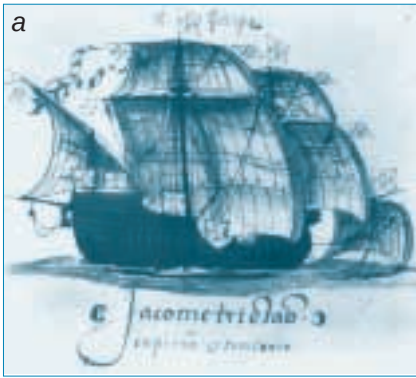
La goélette est le bateau morutier spécifique. Il est adapté au « métier de la mer » : son pont dégagé permet d'y loger les barils et de laisser de la place aux hommes pour pêcher. La « goélette

à huniers » est grée d'une voile carrée au mât de misaine, et le « brick-goélette » a jusqu'à cinq mâts.

Pour la pêche à Saint-Pierre-et-Miquelon, on envoie en mars des goélettes de 50 tonneaux, avec huit hommes d'équipage qui pêchent, traitent le poisson, puis le débarquent à Saint-Pierre pour le faire sécher sur les échafauds. Ils vont pêcher par trois fois



4. LES SÉCHERIES de morue étaient aménagées sur la côte de Terre-Neuve. Le poisson était apporté à terre par chaloupe (à droite), préparé sous le hangar, lavé, salé, puis mis à sécher sur des « échafauds » (à gauche), des plates-formes en bois construites sur pilotis. Après séchage, la morue était embarquée dans des navires qui appareillaient pour la France.



5. DIFFÉRENTS TYPES DE TERRE-NEUVIERS : le plus ancien est une caravelle (a) qui date du XVI^e siècle. Au XVII^e, le flibot (b) et la pinasse (c) remplacent la caravelle. Puis, au XVIII^e, on construit des hourques (d), des galiotes (e) et des frégates (f). Les bateaux du XIX^e siècle sont des bricks (g) et des bricks goëlettes (h).

sur le banc de Saint-Pierre, rapportent les prises qu'ils laissent sécher et, la quatrième fois, ils pêchent la morue verte, qu'ils stockent dans les cales, et font voile vers la France. Au printemps, de gros brigantins de 100 à 200 tonneaux, avec 16 hommes à bord, arrivent à la colonie, déchargent des marchandises qu'ils troquent contre la morue laissée à sécher par les marins des goëlettes, pêchent à la morue sèche et repartent vers la France avec toute la cargaison.

Au XX^e siècle, des goëlettes à trois ou à quatre mâts et des goëlettes à huniers partent encore pour Terre-Neuve. Les goëlettes à huniers de Saint-Malo ont une jauge moyenne de 180 tonneaux, et le tonnage des trois et des quatre-mâts varie de 300 à 400 tonneaux. À partir de 1903 apparaissent les premiers chalutiers à vapeur qui partent pour l'Islande, puis pour Terre-Neuve. Les chalutiers de la Grande Pêche ont entre 70 et 100 tonneaux. Après 1918, ils atteignent 400 tonneaux et sont équipés de machines à vapeur d'une puissance de 700 à 800 chevaux, qui assurent des vitesses de 10 à 12 nœuds (18 à 22 kilomètres par heure).

Les ports morutiers

De 1500 à 1950, nombre de ports français arment à la morue. Au XVI^e siècle, presque tous les ports de la Manche et de l'Atlantique participent à cette pêche, notamment ceux où l'argent abonde : Rouen, Saint-Malo, Nantes, Olonne, La Rochelle, etc. Entre 1510 et 1540, une cinquantaine de ports envoient des bateaux pêcher la morue. Certains se spécialisent dans la morue verte, tels Fécamp, Honfleur ou Le Havre, d'autres deviennent des ports de morue sèche, tels Nantes ou Bayonne ; certains ports pratiquent les deux sortes de pêche. Les Bretons et les Basques s'embarquent régulièrement dès 1506. Au XVI^e siècle, les premiers ports morutiers sont La Rochelle et Rouen. Bien qu'ils aient été les premiers à s'aventurer sur les côtes de Terre-Neuve, les Malouins n'envoient alors que quelques morutiers en pêche.

Le XVII^e siècle marque l'essor de la Grande Pêche, avec une augmentation notable des terre-neuvières. Sur les lieux de pêche, on assiste à la concentration de la pêche sédentaire dans certaines régions et à la création

de colonies de pêcheurs, bien que le climat soit particulièrement rigoureux et que les glaces polaires avancement. L'État encourage la formation de matelots, la France et l'Angleterre se livrant bataille pour acquérir l'hégémonie des mers en Europe.

Au XVIII^e siècle, bien que les campagnes de pêche soient perturbées par des guerres, le trafic morutier français augmente notablement. Pourtant, la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, ébranle le commerce terre-neuvier de Nantes, de La Rochelle et du Havre : de nombreux armateurs protestants quittent ces régions. De surcroît, entre 1688 à 1697, la guerre de la Ligue d'Augsbourg dresse l'Europe contre Louis XIV et sa volonté de conquêtes.

D'après l'inventaire Colbert de 1664, 17 ports arment alors à la morue : Dunkerque, Dieppe, Le Havre, Honfleur, Cherbourg, Granville, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Nantes... Au XVII^e siècle, Saint-Malo est sans conteste devenu le premier port morutier français. Parmi les 1 805 bateaux qui partent pour Terre-Neuve, les trois quarts pratiquent la pêche sédentaire et rapportent de la morue sèche.

Le XVIII^e siècle est marqué par la guerre de Succession d'Espagne, et le nombre de départs de bateaux diminue : l'insécurité règne sur les mers, et les Anglais pillent et incendient les ports de Terre-Neuve. Cette guerre se conclut par le traité d'Utrecht, qui contraint la France à abandonner Terre-Neuve et l'Acadie à l'Angleterre, laquelle affirme ainsi sa suprématie maritime.

En 1763, la guerre de Sept Ans contre l'Angleterre s'achève par la signature du traité de Paris, qui oblige les Français à abandonner le Canada, le Labrador, l'île du Cap-Breton et l'île Saint-Jean. Il ne reste aux morutiers français que l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon et une partie de la côte de Terre-Neuve, le *French Shore*. La guerre de l'Indépendance américaine, de 1779 à 1783, freine encore les départs des morutiers français vers les Terres-Neuves. En 1783, le traité de Versailles modifie les limites de la côte de Terre-Neuve concédée aux Français : elle se limite désormais à la côte Ouest de l'île.

Durant 25 ans, ces guerres se succèdent ; elles ne s'achèvent qu'avec la Révolution française. Pendant cette période, le commerce s'intensifie avec



6. RETOUR DES TERRE-NEUVIERS À SAINT-MALO.

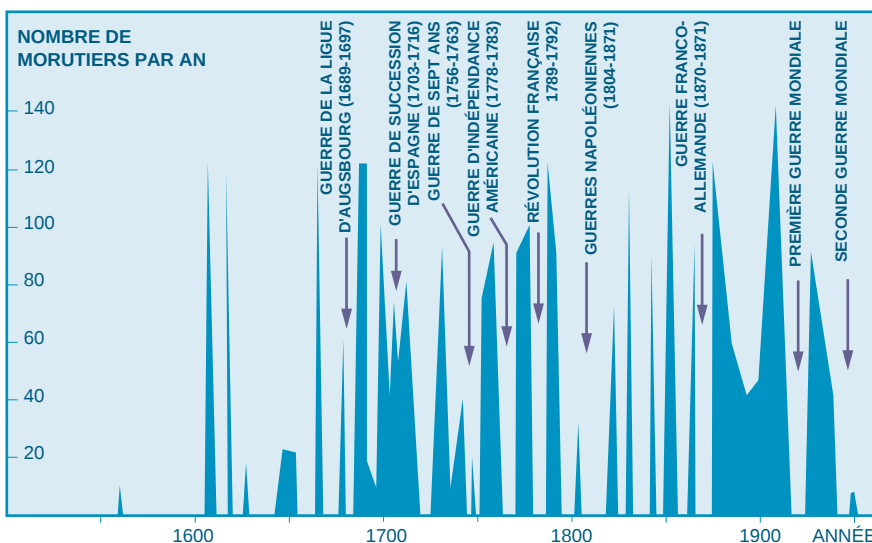
les Antilles, et les capitaux se concentrent dans certains ports, ce qui modifie l'activité des ports morutiers. L'activité de quelques ports diminue, et certains sont même contraints d'y renoncer, tels Rouen ou Nantes. Cinq ports conservent ou augmentent le nombre des navires en pêche, dont Saint-Malo, Dunkerque et Granville.

Le XVIII^e siècle est celui de l'apogée pour l'armement terre-neuvier de Saint-Malo. Premier port morutier de pêche sédentaire, Saint-Malo arme aussi à la pêche errante : la pêche de la morue verte s'intensifie au cours de la seconde moitié du siècle, lorsqu'une loi imposant des droits élevés sur la pêche est assouplie par Louis XV.

Une période de paix et de prospérité s'étend de 1749 à 1756.

Saint-Malo, premier port morutier au XVIII^e siècle

Chaque année, 80 bateaux environ partent vers Terre-Neuve et pratiquent les deux pêches. Après la guerre de l'Indépendance américaine et la Révolution française, et malgré les pertes imposées par le traité de Versailles, la pêche reprend de plus belle. De 1783 à 1792, 482 cargaisons rapportent près de 45 000 tonnes de morue. Malheureusement, trop abondant, le poisson se vend mal. De surcroît, la crise économique couve et les troubles politiques



7. L'ÉVOLUTION DU NOMBRE DE NAVIRES ayant appareillé pour Terre-Neuve au départ de Saint-Malo reflète les périodes de troubles politiques qu'a traversées la France. Au cours des guerres, les pillages en mer étaient fréquents, et les marins expérimentés de Terre-Neuve étaient réquisitionnés par la Royale, de sorte que peu de navires quittaient le port.

Le Grand Métier

« Et puis, il y a les hommes. Ceux des voiliers, passant des heures à boîter des kilomètres de lignes et des milliers d'hameçons, des heures à souquer sur les avirons d'un doris que les lames se renvoient comme un bouchon, pour aller les poser, ces lignes, à deux ou trois milles du bord ; des heures à dériver dans de l'ouate opaque sans retrouver le navire.

Dur, effroyable métier, pour un maigre pain. Trente-cinq ou quarante hommes bloqués sur un pont gluant et mouvant, l'inquiétude du retour, la fatigue, l'éloignement de la famille, en faut-il plus pour que la moindre querelle, la maladie, le cafard engendrent les rongantes idées noires ? »

Abbé YVON, *Les bagnards de la mer*

La pêche de la morue était difficile et dangereuse. Avant leur départ, les marins demandaient la protection des saints et de la Vierge, et les églises bretonnes sont ornées des multiples offrandes des marins qui ont

été épargnés et sont revenus des Bancs de Terre-Neuve.

Le recrutement se faisait dans les campagnes ; les mousses étaient embarqués vers 15 ans, corvéables à merci. Ces souffredouleur devenaient matelots après quelques campagnes de pêche. L'armateur payait à chacun une avance avant le départ et, au retour, une part proportionnelle à la valeur de la pêche. À bord, on mangeait du biscuit, du pain, du lard gras, des pommes de terre ; on embarquait aussi de l'eau et de l'eau-de-vie. La morue apportait des protéines et l'huile de foie, source de vitamines.

Le travail était pénible, la moindre écorchure se transformait en crevasse et en plaie en raison du froid et du sel. Le rythme de travail ne permettait aucun repos. Pour déjeuner, on s'arrêtait au plus une vingtaine de minutes. Les marins, harassés, manquaient de sommeil. Ils n'étaient pas soignés. L'alcool atténuait l'angoisse de se perdre dans les brumes.

se multiplient ; aucun morutier ne part de Saint-Malo entre 1793 et 1800.

Au XIX^e siècle, le nombre de ports morutiers diminue encore, bien que le nombre total des terre-neuviers continue à croître. Ce siècle est moins perturbé que le précédent par les guerres, exception faite de la Révolution de 1848 et de la guerre de 1870. Les bateaux ont de meilleures caractéristiques techniques. Certains ports cessent définitivement la pêche de la morue (Le Havre ou Nantes). En revanche, dans l'ensemble des ports de la Manche, l'activité morutière est intense.

Les six principaux ports morutiers sont Dunkerque, Saint-Malo, Granville, Saint-Brieuc, Fécamp et Paimpol. Saint-Malo est le deuxième port morutier du XIX^e siècle, avec plus de 5 400 départs répertoriés.

Entre 1830 et 1842, 90 terre-neuviers, en moyenne, quittent Saint-Malo. Ensuite, selon les années, le nombre des bateaux en partance varie de 31 (en 1847) à 141 (en 1852). À partir de 1860 et jusqu'à la fin du siècle, on compte une moyenne de 75 bateaux par an. Les meilleures campagnes sont celles de 1867 avec 119 morutiers en pêche et celles de 1874 avec 85 bateaux. La guerre de 1870 semble avoir eu peu d'influence sur l'activité morutière de Saint-Malo. La pêche fléchit irréver-

siblement au cours des 15 dernières années du XIX^e siècle, mais les Malouins continuent à aller pêcher sur les Bancs, sur les côtes de Terre-Neuve et à Saint-Pierre-et-Miquelon.

En 1904, à la suite d'accords avec la Grande-Bretagne, la France est contrainte d'abandonner ses droits de pêche sur la côte de Terre-Neuve. Les seules zones encore accessibles restent Saint-Pierre-et-Miquelon, les Bancs, l'Islande et la mer du Nord. Les voiliers sont progressivement remplacés par les bateaux à vapeur, puis à moteur mécanique, même si, en 1912, les voiliers sont encore majoritaires.

Jusqu'en 1914, l'activité reste prospère à Saint-Malo : 56 bateaux partent en 1904 et 146 en 1912. La Première Guerre mondiale ralentit l'activité du port, mais la reprise a lieu dès 1919 : on dénombre 91 terre-neuviers en 1923. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, plusieurs ports, naguère prospères, abandonnent cette activité. Dunkerque, Dieppe, Granville, Cancale arrêtent la pêche à la morue dès 1940. Trois ports reprennent leur commerce morutier après 1944 : Fécamp, Bordeaux et Saint-Malo, qui reste le premier port morutier de la première moitié du XX^e siècle. Seuls huit à dix morutiers partent encore chaque année, pour les Terres-Neuves

L'irréversible disparition des terre-neuviers

Activité pionnière au XVI^e siècle, la pêche de la morue a été florissante aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les techniques de pêche ont notablement changé au cours des siècles, et les rendements ont été améliorés : sous l'Ancien Régime, il fallait 350 navires et 10 000 hommes pour pêcher 56 000 tonnes de morue ; vers 1950, 29 navires et 1 600 hommes y parvenaient.

La pêche de la morue a influé sur l'architecture des navires, sur le recrutement des marins et sur le développement des ports. Les pêcheurs de morue de Terre-Neuve étaient des marins expérimentés et étaient recrutés par la Marine royale en cas de guerre ; on les incitait à partir sur les morutiers pour rapporter du poisson, mais aussi pour servir sur les navires du roi, le cas échéant.

Sur la cinquantaine de ports morutiers du XVI^e siècle, seuls quatre ports poursuivent cette activité, en 1950 : Saint-Malo, qui a la plus longue tradition terre-neuvienne, Fécamp, Bordeaux et La Rochelle. Au début des années 1990, Saint-Malo a été le dernier port morutier français, avec les deux derniers chalutiers de l'armateur Pleven. Aujourd'hui, l'un s'est reconverti vers une autre pêche, l'autre va devenir un bateau-musée à Lorient.

On n'entendra plus la chanson des terre-neuvas citée en début d'article.

Jacqueline HERSART DE LA VILLEMARQUÉ est chargée de recherches au Laboratoire d'écologie halieutique, au Centre IFREMER de Nantes.

Ch. de LA MORANDIÈRE, *Histoire de la pêche française de la morue dans l'Atlantique septentrional*, éditions Maisonneuve et Larose, 3 volumes, 1962.

J. HERSART de LA VILLEMARQUÉ, *Les pêches françaises du XVI^e au XVIII^e siècle. Relations avec le climat*, in *Équinoxe* – IFREMER n° 33, pp. 35-41, n° 34 (1^e partie), 1990.

J. HERSART de LA VILLEMARQUÉ, *Les pêches françaises du XVI^e au XVIII^e siècle. Relations avec le climat*, in *Équinoxe* – IFREMER, n° 34, pp. 37-43 (2^e partie), 1991.

J. HERSART de LA VILLEMARQUÉ, *La pêche morutière française de 1550 à 1950. Statistique, climat, société*, in *Repères océan*, n° 11, IFREMER, 134 pages, 1995.
